

Le rire rédempteur: Annie Leclerc, vingt-cinq ans après

Metka Zupančič

*Most women's texts tending towards the utopic attempt to revive a certain woman's discourse; hence there is a marked insistence on the spoken word, on orality, on a more corporeal form of communication that combines with the drives necessary to provoke change. The unfinished project of resurrecting the body requires continuous nourishment through critical reflection. To this end, Metka Zupančič's essay explores a 1974 text by Annie Leclerc, *Parole de femme*, in which the evocation of laughter as a feminine creative force is central. Leclerc's pamphlet has not enjoyed the same critical attention as her collaborative effort with Hélène Cixous and Madeleine Gagnon—*La Venue à l'écriture* (1977). However, its call for a work of transvaluation that would operate simultaneously on the levels of taboo, myth, and utopia is still a compelling one. The originality of this call lies in its focus on the speech act: "What I want," writes Leclerc, "is to promise, to announce, to open the space for a new speech."*

Dans la plupart des textes de femmes à tendance plus ou moins clairement utopique, il s'agit en général de la parole de femme qui, telle une Orphée ressuscitant une certaine énergie comprise dans le mythe d'Eurydice, tente de raviver le corps, et non seulement des idées, des concepts au sujet de la créativité féminine : d'où probablement l'insistance sur le parlé, sur l'oralité, c'est-à-dire une forme plus corporelle, plus pulsionnelle de communication, comme l'affirmeraient peut-être certaines écrivaines, une expression plus directe de ce qui intéresse les femmes, de ce qui les perturbe, et aussi, de ce qui provoque les désirs, les forces motrices nécessaires pour produire des changements.

Bien sûr, comme dans le mythe traditionnel d'Orphée où Eurydice continue à rester énigmatique et parfois irrécupérable, il reste à savoir si cette démarche s'avère fructueuse, celle justement de ramener le côté parlé, le corporel, dans la perception que nous avons de la vie, de la littérature. Le fait qu'à l'époque actuelle, il y ait toujours un nombre considérable de textes qui abordent cette question (Hyvrard 1989 ; Chawaf 1992, et j'en passe), prouve que les jeux ne sont pas faits et que le proces-

sus de résurrection du corps — et le feu «sacré» dont il est le porteur — a toujours besoin d'être nourri, entretenu par des réflexions, pour raviver encore l'intérêt pour ces questions. En même temps, un regard (encore orphique ?) presque nostalgique nous ferait découvrir, dans un «passé récent» des années 1970, à savoir dans la période où se sont forgées les grandes orientations féministes en France (Zupančič 1998), en fait de part et d'autre de l'Atlantique, non pas les premières occurrences de ce qui aurait pu être nommé la «pensée corps», mais les premiers «pamphlets» parfois assez radicaux qui établissent l'écriture féminine par le biais de cette utopie particulière qu'est la jonction entre les deux polarités de notre existence, le corps et l'esprit — et qui semblerait être, aux yeux de celles qui la défendent, le terrain privilégié où l'écriture féminine, ou encore l'écriture des femmes, se démarque de celle des hommes. Pour servir d'avocate du diable, je dirais qu'un nombre très important d'écrivains hommes, et il suffirait de penser à Flaubert, par exemple, n'ont pas manqué d'aborder cette question ; la réponse fréquente à cette objection, et qu'on entend dans les rencontres autour de la question, serait que ces hommes abordaient le corps — et continuent à l'aborder — autrement. Soit : sans qu'il soit vraiment possible de jauger cette pratique scripturale, il est probablement vrai que le corps, dans les écrits des hommes, ne prend pas la dimension d'une revendication ou d'un manifeste, voire d'une utopie vers laquelle la littérature nous invite à nous diriger, pour que la vie puisse un jour être vécue plus pleinement...

Il est probablement inutile, en ce lieu, de revenir aux grandes questions sur les origines de l'utopie, sur son impact dans le domaine des mœurs, ou encore dans la littérature ; loin de l'épuiser, nous avons abordé la question dans l'ouvrage collectif que nous avons dirigé, Joëlle Cauville et moi-même, et qui, à travers dix-neuf contributions, présente différents aspects de l'utopie au féminin, depuis le Moyen Age et jusqu'à nos jours (Cauville, Zupančič 1997). Aussi, certaines créations littéraires contemporaines, ou encore des réflexions critiques sur la littérature très récente, marquent la continuité de ce regard porté sur la jonction du corps et de l'esprit (ce que je synthétise dans Zupančič 1995). De nombreuses critiques ont évoqué — et ont en quelque sorte monopolisé — le texte devenu presque fétiche, celui qu'Hélène Cixous a consacré à l'élévation de la parole des femmes, «Le rire de la Méduse» (Cixous 1975) ; des idées secondaires tirées du texte cixolien ont peut-être fait davantage fureur que l'essai lui-même, surtout dans le contexte nord-américain.

Dans ce «manifeste» cixolien, c'est l'évocation du rire comme force porteuse de la créativité féminine qui me paraît particulièrement significative pour la perspective que j'ai choisie, dans la présente étude, pour aborder plutôt un autre texte, celui d'Annie Leclerc. Son petit livre d'ailleurs assez pamphlétaire, *Parole de femme* (Leclerc 1974), ne semble pas avoir retenu outre mesure la critique (féministe) : je suppose que le collectif *La Venue à l'écriture* (Cixous, Gagnon, Leclerc 1977), et qui reprend probablement en grandes lignes le discours amorcé plus tôt, se soit mieux intégré dans la conscience collective «féministe» (malgré le fait que Madeleine Gagnon désavoue actuellement sa contribution à cette publication et la perçoit comme purement politique, à en juger selon ses déclarations à la chaîne culturelle FM de Radio Canada, été 1998). Toujours est-il que *Parole de femme* d'Annie Leclerc fait clairement partie de la même verve, du même effort de mettre en valeur la différence, ou encore, la spécificité de l'expression féminine.

Ce qui me frappe particulièrement, à la lecture de ce livre, c'est la façon dont Annie Leclerc construit son propos pamphlétaire, et qui se veut prometteur de nouvelles réalités, sur trois niveaux qui se complètent et se nourrissent mutuellement. Au fur et à mesure que j'évoquerai et que je commenterai les passages du livre, ces trois niveaux, sans forcément être soulignés chaque fois en particulier, ressortiront cependant clairement comme ce cadre dans lequel se meut le texte. Ainsi, le tabou, le mythe et l'utopie, les trois ensemble, créent une sorte de noyau qui sous-tend la réflexion de Leclerc. Il serait tentant de chercher et tout à fait probable de trouver d'autres exemples de leur interaction dans d'autres contextes littéraires ou critiques: il ne sera toutefois pas possible de dire dans ce contexte en quoi précisément l'un génère, stimule et embrasse l'autre.

Leclerc semble avoir besoin, pour cerner la problématique de la position sociale de la femme, d'évoquer le tabou, en ayant recours à des interdits, en suggérant aussi les moyens pour les dépasser ou les circonvenir, par une prise de conscience de la femme et par la liberté de dire ses désirs, son point de vue (qui demande cependant un grand effort).

Pour présenter les systèmes de croyances véhiculés par la société, l'auteure ne peut pas éviter de faire appel au mythe. Cette dimension plutôt sous-jacente, dans le texte, s'apparenterait au mythe dans le sens barthien, à savoir que les convictions créées à partir de «rien» affectent fatalement les relations humaines (Leclerc 1974 : 108, par exemple, il

s'agit de la croyance des hommes / psychanalystes, au sujet de l'envie du pénis, chez les fillettes, croyance totalement arbitraire selon l'écrivaine). Une fois en particulier, Leclerc fait néanmoins le retour explicite à un mythe, celui de Dionysos (Leclerc 1974 : 58), pour signaler la présence de la force vitale chez la femme (Dionysos devenant dieu de la vie, dirait-on, dans ces lignes).

Finalement, Leclerc se lance explicitement dans l'utopie générée à partir des deux domaines précédents, ou en conjonction avec les deux autres plans : lorsque la femme (et l'auteure comme sa porte-parole) examine la situation «inacceptable», et qui devrait pouvoir changer, elle prévoit déjà une autre réalité possible : elle se rend parfaitement compte qu'elle est «UTOPOGRAPHE» (Leclerc 1974 : 96 — «j'utopographe, je sais.»). En général, la notion d'utopie comporte en elle la dimension du paradis perdu, et Leclerc raconte en effet une histoire «paradisique» : «C'était au temps d'avant. Il y avait la terre, le ciel, les nuits, les jours. La pluie et le soleil, le cycle des saisons» (Leclerc 1974 : à partir de la p. 100 ; la totalité de la vie est donc comprise dans ces cycles). Comme dans la plupart des utopies «originales», on cherche dans le passé les modèles viables pour demain, en croyant à une certaine «pureté» de ce qui avait été.

Cependant, Leclerc prend bien la précaution de se limiter à une «histoire» qui n'a aucune prétention «scientifique», mais apparaît, dans le texte, comme une diversion poétique qui peut se permettre d'être nostalgique.

Comment sortir de cette nostalgie, comment briser les contraintes du passé — et de la nostalgie ? Ce qui, dans *Parole de femme*, appartient à toutes les trois catégories, le tabou, le mythe et l'utopie, en les traversant et les conditionnant, ce qui mène effectivement au-delà de la nostalgie, est justement l'évocation constante du rire : Leclerc termine d'ailleurs son livre en invitant le monde entier à rire ensemble (Leclerc 1974 : 160 = s.p.). Le rire, dans beaucoup de situations dans le livre de Leclerc, se rapproche étrangement de ce que développe au sujet de ce phénomène Vladimir Propp, dans le texte sur la princesse qui ne riait pas (Propp 1984 : 124-146). En se basant sur ses recherches des contes populaires, Propp constate que le rire égale la créativité (le rire à sentir l'enfant bouger en elle, pendant la grossesse de la femme, etc., si on revient à Leclerc). Le rire peut tout aussi bien être libérateur — sarcastique même (Leclerc 1974 : 108), à savoir une excellente façon de ne pas se laisser piéger par les croyances, de passer outre, de remettre à leur place ceux

qui veulent utiliser ces croyances pour, par exemple, «dominer» la femme. Ainsi: «[...] cela ne prêterait qu'à rire, qu'à s'amuser de la phallogomanie de l'homme, même et surtout philosophe [...]» (Leclerc 1974 : 124 ; n'oublions pas que l'écrivaine est elle-même philosophe). Le texte de Leclerc abonde d'ailleurs en passages au sujet du rire, de l'utopie, de l'avenir à construire, de la fusion espérée ; il ne faudrait pas s'étonner d'y trouver le rire associé au lait, ce qui, dans de nombreux textes de femmes, soit contemporains de celui de Leclerc, soit ultérieurs, revient régulièrement. Selon ce que les sciences de l'imaginaire appelleraient plutôt une perception «féminine» de l'univers, chez Leclerc aussi, la vie comme force majeure dépasse l'individu, l'intègre — et le nourrit:

La terre parle. La vie l'entend. La vie saigne, éjacule, la vie jouit, la vie accouche, la vie coule sa sueur, ses larmes et ses rires, la vie épanche son lait obscur. La vie est notre plus profonde oreille (Leclerc 1974 : 57).

Ou encore, dans la foulée de ce que l'imaginaire collectif (celui qu'examine Propp lui-même) établit comme liens entre la vie, la fécondité et le rire :

Avant de rejeter Ariane, Thésée a dû jeter en elle la seule part de nuit, de vie, de monstre qui l'apparente douloureusement à elle, son sperme. Un monstre minuscule, mi-homme mi-bête, le micro-concule virus de la vie, se met à rire dans le ventre d'Ariane. Ariane l'entend et elle rit avec lui (Leclerc 1974 : 57).

Ou encore, une expérience très personnelle à l'approche de l'accouchement, relatée dans le livre : «Le souvenir que j'ai gardé de ce moment jusqu'à l'arrivée à la clinique est plein de rires» (Leclerc 1974 : 75). Ce type de rire relève certainement du bonheur, de la plénitude, de la coopération, de la communication ; pour reprendre ne serait-ce que quelques constatations de Vladimir Propp, c'est ce même rire qui assure la fécondité, accompagne l'enfantement, il est porteur de la force vitale, de la joie profonde, qui de ce fait même transgresse la mort. Chez Leclerc, il est une invitation à l'ouverture, à la jouissance ample, inépuisable et inépuisée que la femme porte en elle, lorsqu'elle s'abandonne à la vie, et qu'elle peut enseigner à l'homme, pour l'aider à dépasser ses propres peurs, devant une jouissance (dans le cas de l'homme) liée au seul érotisme, une jouissance vouée à la fin, à la mort, engendrant la

séparation entre les sexes, et, partant, toute une série de conceptualisations purement mentales et qui imposent à l'humanité une vision destructrice et défaitiste du monde. Ce rire diffère clairement, dans le livre, de celui qui a une visée sarcastique, à plusieurs occasions (j'ai déjà cité, à propos des croyances à modifier, l'exemple de la page 108), ayant pour but de démanteler l'institution masculine très précaire : le rire qui fait éclater les bêtises, et c'est grâce au rire décidément libre (et libérateur) de la narratrice que la lectrice peut comprendre l'envergure de la «bêtise». C'est par le rire, précisément, et par cette ouverture qu'il assure, vers une autre perception et une autre expérience de la vie, que Leclerc établit le plus clairement sa visée UTOPIQUE. C'est ainsi qu'elle annonce le rôle des femmes :

Si seulement elles savaient que, si l'homme a fait ce monde qui est celui de l'oppression, c'est à elles d'abord de préparer l'avènement d'un autre monde, et qui serait enfin celui de la vie. Les femmes ne sauraient être libérées tant qu'elles ne voudront pas aussi être libératrices [...] de toutes les oppressions, celles qui viennent de l'homme, du pouvoir, du travail, mais aussi celles qui viennent d'elles-mêmes et s'exercent sur elles [...] (Leclerc 1974 : 86-87).

Ce texte ouvre dans plusieurs directions et se bâtit de façon méandreuse, pour essayer d'englober la plupart des données utiles (vitales !) pour la compréhension de ce que la parole de femme peut apporter à l'humanité. Utopique, cette pensée l'est certainement, parce qu'elle part du constat que la situation sociale est mauvaise et inacceptable (précisons-le, il s'agit des années soixante-dix), à la suite de l'imposition de la pensée plutôt linéaire attribuable principalement aux hommes. La femme, contrainte de suivre ce discours «neutre», «asexué» des hommes, a besoin, selon Leclerc, de retrouver sa vraie nature, sa richesse inhérente, sa perception CIRCULAIRE de la vie, du monde, sa facilité de se DÉPASSER en «fusionnant» avec la vie, avec le tout, de se sentir plutôt «enrichie», rentrant dans la danse de l'univers, et non pas «perdue» au moment où son ego est comme englouti, par exemple dans l'acte sexuel :

Quand nous faisons l'amour je suis pleine de toi, enchantée de toi, du chant de tes vagabondages, [...] et pleine, plus que jamais pleine, [...]. Tu me forces au fond de moi. Autour de toi, je descends, je sombre, je m'élargis par la profondeur. Non pas l'ex-

tase, mais l'immensité de l'épaisseur. Je n'oublie rien. Je suis la mémoire même. [...] Ma transe est celle de toute terre heureuse. [...] Moi je te dis, je t'aime, quand tu me fais profonde et vaste comme la terre. Je te dis, je t'aime, quand tu me fais trembler de tout le bonheur de vivre (Leclerc 1974 : 64-65).

Retrouver toutes ces caractéristiques, particulièrement féminines, selon Leclerc, égale prendre conscience de notre force de femmes, et ensuite, de notre capacité d'apporter cette vision fraîche, en quelque sorte rédemptrice, nouvelle, renouant en même temps avec les époques anciennes, une sorte de «paradis perdu», où le mental n'a pas encore complètement pris le dessus, dans les rapports humains.

Dans la perspective des discours de la fin des années quatre-vingt-dix, où la globalisation de nos contacts et de notre interaction (et de notre codépendance) nous a fait comprendre les dangers de la pollution, attribués justement à cette pensée linéaire, phallocrate, dominatrice, possessive du monde, ainsi que dans la perspective de ce jargon psychologisant assez répandu de nos jours (Leclerc n'utilise évidemment pas le terme «mental» auquel j'ai moi-même recours pour circonscrire son propre discours), le texte de Leclerc pourrait paraître dépassé, un peu démodé. Mais c'est en cherchant justement ce qu'elle prépare, avance, anticipe, que nous pouvons le mieux comprendre son désir que je continuerais à nommer utopique, celui de proposer une alternative plus «saine» à la vie en commun, surtout dans le rapport entre hommes et femmes à l'âge de réfléchir, de faire l'amour, de faire les enfants, de bâtir des rapports sincères et moins contraignants, pour quelque partenaire que ce soit. C'est dans le rapport le plus intime, celui du contact érotique, que Leclerc semble chercher les bases des conflits possibles - ou des gratifications:

[...] l'acte sexuel m'apparaît [...] ce qui renoue avec tous les autres moments, retrouve et lie dans la pâte profonde de l'intime confusion tout ce qui était ailleurs fragmentaire, dispersé, limité, bref quelque part brisé (Leclerc 1974 : 125-126).

La série de changements nécessaires, dans nos paradigmes, est ensuite associée à une sorte de ratification de la pensée-femme : Et je ne peux encore véritablement bien penser qu'une chose : c'est qu'une pensée féminine est possible, qu'elle est nécessaire afin que

s'achève, non pas la virile pensée, mais son soliloque ridicule ou tragique, c'est selon. Et je ne peux encore croire qu'une chose de cette pensée ; c'est qu'elle ne parviendra jamais à être que si sa terre d'origine est la jouissance, et non la peine et le malheur (Leclerc 1974 : 130-131).

C'est dans ce sens et dans ce contexte que ressort clairement l'importance du corps : «A vrai dire, ils nous ont volé tous les moments de notre corps ; même le moment de l'amour qu'ils partageaient» (Leclerc 1974 : 63). Le corps suggère également la sensibilité, voire la sensualité de la femme, qui apparaît comme une pierre angulaire, comme un présage de l'avenir. Il s'agit non seulement des textes qu'on connaît dans ce domaine, dont par exemple *Le Corps et le verbe* de Chantal Chawaf, mais de tout cet engouement actuel pour les approches insistant sur la conjonction du corps et de l'esprit, pour toute la thérapie moderne qui accorde une place de plus en plus grande, sinon prépondérante, au corps comme siège des souvenirs, des séquelles des abus, mais aussi des forces vitales, de la joie, de la jouissance, du bonheur inhérent à tout être humain. Et c'est là encore que notre époque entière, surtout dans le monde occidental, à la suite de ce que pouvait envisager Annie Leclerc, revient elle-même à ces «paradis perdus» des cultures ayant gardé ouvertes ces pistes, ayant conservé une perception plus cyclique, moins mentale, intellectuelle, phallocratique de la vie, où le corps avait sa juste place... Il s'agirait évidemment de vérifier, si on le pouvait, à quel point nos rêves utopiques et nos nostalgies des paradis perdus nous font voir (comme à Annie Leclerc) le passé sous un oeil plus favorable que ce que nous aurait révélé une étude anthropologique, socio-culturelle ou mytho-analytique approfondie. Lorsque Leclerc attribue à la femme non seulement une perception, mais une expérience cyclique de la vie, elle touche peut-être, sans le montrer, sans l'énoncer explicitement, à la possibilité d'une autre perception de la vie en général. Lorsqu'elle s'attaque au désir des hommes de s'affirmer par le biais de leur virilité qui, au-delà du seul acte érotique, stimule toute leur activité sociale et exige d'eux une performance, une activité on dirait peu naturelle, presque surhumaine (Leclerc 1974 : 114-116), l'auteure met certainement en question aussi la psychanalyse, avec son idéologie dominante considérée par elle comme masculine, visant à affirmer la suprématie «naturelle» de l'homme et l'obligation à l'humiliation (et à la soumission, en quelque sorte) de la part de la femme (Leclerc 1974 : 108, *et passim*). Sa propre

insistance sur l'érotisme repensé, vécu autrement est certainement conditionnée elle aussi par l'accent que la psychanalyse place sur la sexualité. Dans un certain sens, Leclerc renverse le discours en suggérant qu'on parle vraiment du corps, vraiment des rapports érotiques, qu'on comprenne ce que l'homme peut donner à la femme et ce que la femme peut offrir à l'homme. Ses affirmations sur la beauté de la «fusion» érotique (et je traduis un peu dans notre propre jargon ; dans le texte, on trouve «se fondre aux autres corps», Leclerc 1974 : 105-106) rejoignent celles qu'on peut considérer comme le dépassement de l'ego. Ce terme non plus n'est pas utilisé par Leclerc ; un bel exemple de son équivalent se trouve dans le récit de l'accouchement, donc des phénomènes les plus corporels, les plus naturels — et le moins racontés : «Je perdais peu à peu tout ce qui antérieurement me faisait dire "moi", limites, temporalité, séparation» (Leclerc 1974 : 79). Le but en serait l'établissement d'une vibration toute autre, d'un raffinement dans les rapports (érotiques), ce qui, à l'époque actuelle, pourrait se lire comme une prémonition de ce que l'Occident a découvert récemment en Orient, à savoir l'amour à l'échelle «spirituelle», «énergétique», «tantrique», voire mythique et mystique. Mythique dans le sens de ce désir très ancien qui nous porte (les femmes plus que les hommes ?) vers cette fusion, vers ce don total, vers cet échange nourrissant. Mystique, dans le sens que la perte de l'ego égale (chez Leclerc aussi) ce «déversement» dans le grand tout, dans les mystères de la vie, où la peur de la mort, tellement caractéristique de toutes les activités masculines, selon Leclerc, ne peut plus nous empêcher de vivre, ne nous bloque pas. Le contact avec le tout se situe bien au-delà d'une simple rencontre de deux désirs, ou encore du désir de l'homme communiqué à la femme dont l'homme attend la collaboration dans un but tout autre, comme le suggère Leclerc, celui de la glorification du phallus, par exemple. Encore transposé dans les idées en vogue de nos jours, ce contact avec le grand tout ferait comprendre (et Leclerc ne s'avance pas jusque là) que la vie est plus vaste, que notre propre vie est plus vaste que ce que nous laisse croire notre existence entre la vie et la mort. L'importance du phallus, l'activité incessante (qui n'est autre que la conjuration du danger de mort, évidemment, et c'est ce que Leclerc laisserait elle-même entendre), la domination de l'une (de la femme) par l'autre (l'homme), la possessivité, l'exercice du pouvoir, toutes ces caractéristiques encore très présentes de nos jours, même si récréées sur la place publique, deviennent complètement obsolètes — risibles même — si

on prend au sens plus large la vision cyclique de la vie et de l'univers.

Dans un contexte français des années soixante-dix, parler de la continuité des vies, de la réincarnation, etc., aurait été bien trop osé, bien trop en porte-à-faux avec cette attitude tout de même très cartésienne des Françaises (et sécurisante, en quelque sorte, puisque malgré les intuitions, et je paraphrase et ironise, «on ferait mieux de s'en tenir à ce qui est vérifiable, etc.»). Leclerc pressent sans développer, donc : mais pouvait-elle le faire, le dire autrement, à l'époque ? L'utopie chez Leclerc est cependant étroitement liée à sa perception cyclique de la vie, à cette perception qu'elle attribue aux femmes - porteuses, de ce fait, de l'enseignement profond pour l'humanité (passage déjà évoqué : «... Mais je rêve, j'utopographe, je sais», Leclerc 1974 : 96). Il s'agit, dans cette vision utopique, de réintégrer à la vie que nous vivons (sans y réfléchir, en l'endurant, en la «souffrant» plus qu'autre chose) la vie au sens large, c'est-à-dire tout ce que tend à exclure l'approche «activiste», profiteuse, dominatrice, productrice : les femmes, en premier lieu, comme porteuses d'une richesse insoupçonnée et d'une sagesse contagieuse, et ensuite les extrêmes, la «vraie vie», ce qui nous remet face à nous-mêmes, au cycle de la vie, à savoir l'enfance (Leclerc 1974 : 143, 149) et la vieillesse (Leclerc 1974 : 147, 156, etc.), étapes naturelles, utiles, même si «non-productives» dans une optique bourgeoise, capitaliste, impérialiste. Et c'est ici-même qu'apparaît encore dans toute sa plénitude la force profonde du rire (Leclerc 1974 : 141), de sa force régénératrice, de sa force unificatrice, désarmante des grandes «attitudes» auxquelles nous (tous ? ou plutôt les hommes !) nous obstinons de croire... Leclerc construit progressivement son projet, en se penchant d'abord sur la femme, ensuite sur l'homme, pour annoncer au fur et à mesure les possibilités de leur interaction revalorisée. Mais elle n'arrête pas d'en rajouter, en introduisant, vers la fin du texte, l'importance de l'enfance pour notre «convalescence», et pour montrer du doigt l'expulsion des vieux de nos sociétés patriarcales et profiteuses (isoler les vieux égale détourner de notre regard notre propre décrépitude à venir ; en outre, les vieux ne profitent plus à l'accumulation des biens matériels...). La fin de son livre invite donc, dans une danse extraordinairement joyeuse et riieuse, l'humanité entière, qui participera à cette «Fête» magique, resacralisée, en quelque sorte, et où la femme pourra se tenir à la place qui seule peut la mettre pleinement en valeur :

Il est fini le temps des femmes toujours à la traîne des révolutions-

circonvolutions de l'homme en lutte contre lui-même.

De la vraie révolution à venir, elles seront le coeur, ou comme on dit le foyer, lumière et chaleur et vie promulguée. Un jour peut-être, ce sera la Fête. [On voit la nature utopique, voire uchronique de cette constatation !]

Nous serons ensemble et confondus. Les taquineries, les caresses et les rires feront la ronde des vieillards aux enfants, des enfants aux adultes, des filles aux garçons, et de tous à tous. Les bouches fraîches baiseront les joues fanées. Les bras rhumatisants et lourds entoureront les vigoureuses épaules. Et nous partagerons les fruits, le lait de nos labeurs. Un jour peut-être nous inventerons ce que nous avons mis tant d'acharnement à empêcher ; le plus simple, le plus vrai, le meilleur, le plus fou et le plus sage : l'harmonie de nos rires (Leclerc 1974 : 160 = s.p.).

Ce sont donc les rapports humains, une utopie hétérosexuelle, fusionnelle, joyeuse, enrichissante, qui intéressent Leclerc : «Que le monde se dilate pour toi de la proximité de mon regard différent... // Que le monde soit enfin le lieu de nos épousailles» (Leclerc 1974 : 131), l'harmonisation dans cette force qu'est le rire, de cette joie profonde. Toutefois, nulle part dans son livre, elle ne parle de l'écriture de la femme, uniquement de la parole, sans préciser où et comment cette dernière peut se manifester — la vie comme un acte créateur étant visiblement la priorité, avant les constructions mentales «autres»: «Ce que je voudrais, c'est seulement promettre, annoncer, ouvrir l'espace d'une parole nouvelle ; pas encore le remplir» (Leclerc 1974 : 139-140); qui serait elle aussi associée au rire: «Oh ! rire, rire de la jouissance, jouissance du rire ; rire, c'est si profondément vivre» (Leclerc 1974: 142). C'est ici que la réflexion d'Annie Leclerc annonce clairement ce qui est développé par Cixous, dans «Le rire de la Méduse»: pourrions-nous supposer que dans les échanges qui devaient exister à l'époque entre celles qui militaient dans le même camp, pour ainsi dire, les germes de l'une aient été arrosés par l'autre, pour que Cixous, dès la première phrase de son essai, puisse déclarer qu'elle a l'intention de parler (sic!) «de l'écriture féminine — de ce qu'elle fera» (Cixous 1975 : 39)? Je suis tentée d'affirmer avec Luce Irigaray, en remplaçant le titre de son fascicule dans un autre contexte, celui de l'entraide et de la synergie dans les idées, parmi

les femmes, que «l'une ne bouge pas sans l'autre» (Irigaray 1979). L'utopie créatrice et riieuse, celle qui ouvre le corps et lui permet de s'inscrire, est-elle pour autant devenue une réalité ? C'est évidemment un nouveau sujet, à explorer certainement.

Ouvrages cités

- Cauville, Joëlle et Metka Zupančič, ed. *Réécriture des mythes : l'utopie au féminin*. Amsterdam / Atlanta, GA : Rodopi, 1997.
- Chawaf, Chantal. *Le Corps et le verbe*. La Langue en sens inverse. Paris : Presses de la Renaissance, 1992.
- Cixous, Hélène. «Le rire de la Méduse». *L'Arc*, no 61, 1975, p. 39-54.
- Cixous, Hélène, Gagnon, Madeleine et Annie Leclerc. *La Venue à l'écriture*. Paris : L'Union Générale d'Éditions, 1977.
- Hyvrard, Jeanne. *La Pensée corps*. Paris : Des Femmes, 1989.
- Irigaray, Luce. *Et l'une ne bouge pas sans l'autre*. Paris : Minuit, 1979.
- Leclerc, Annie. *Parole de femme*. Paris : Éditions Grasset et Fasquelle, 1974 (livre de poche, 5061).
- Propp, Vladimir Iakovlevich. *Theory and History of Folklore*. Transl. Ariadna Y. Martin and Richard P. Martin. Ed. Anatoly Liberman. Minneapolis : University of Minnesota Press, coll. *Theory and history of literature*: vol. 5, 1984.
- Zupančič, Metka. «Mythes et utopies : approches féministes». François Laplantine, Joseph Lévy, Jean-Baptiste Martin, Alexis Nouss, ed. *Récit et connaissance*. Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 1998, p. 109-120.
- Zupančič, Metka. «Corps intégré, corps sacralisé dans la littérature contemporaine des femmes (Cixous, Hyvrard, Chawaf)». *Religiologiques*, n° 12, automne 1995, p. 191-206.